

à l'examen des centres nerveux, les recherches anatomiques ne font rien découvrir. Le seul moyen de lutter contre cette issue funeste de la maladie, c'est de se hâter d'introduire dans l'estomac quelques substances alimentaires, avant que les symptômes que nous venons d'énumérer n'aient acquis un grand développement; car, dans ce dernier cas, vainement cherche-t-on à nourrir les malades; leur estomac, privé depuis long-temps de ses excitants physiologiques, ne peut plus les supporter, et, si l'on essaye alors de faire prendre quelques aliments, les désordres nerveux, loin de diminuer, s'accroissent avec rapidité.

Doit-on enfin rejeter, sans aucun examen, ces cas regardés naguères comme très-communs, dans lesquels, sous l'influence d'un vice général dont l'organisme tout entier se trouve atteint, les fonctions des voies digestives viennent à se troubler, comme chez d'autres individus celles des poumons, de telle sorte qu'on pourrait croire à une lésion organique de l'un ou de l'autre de ces appareils; et cependant les phénomènes morbides dont ils sont le siège disparaîtraient à l'aide d'un traitement particulier, adressé non pas à l'estomac ou aux poumons, mais à la cause spéciale qui a jeté la maladie dans l'économie toute entière. C'est ainsi qu'on a cité jadis, plus souvent qu'aujourd'hui, des cas de phthisie vénérienne et d'affections des voies digestives réputées de même nature, dans lesquels les accidents, développés du côté des poumons ou de l'estomac, ont disparu sous l'influence d'une médication anti-syphilitique. Mais ici l'on peut se demander si ces accidents étaient eux-mêmes de nature vénérienne, ou si plutôt ils n'étaient pas le produit de la faiblesse générale à laquelle conduit souvent la maladie syphilitique constitutionnelle; si, en d'autres termes, ils n'étaient pas plutôt le résultat de la cachexie vénérienne que du vice vénérien lui-même,

et alors le traitement spécifique était surtout utile en faisant disparaître cette faiblesse et cette perturbation de tout l'organisme, par la destruction de la cause qui les entretenait. Quoi qu'il en soit, nous avons eu occasion de voir quelques cas qui nous ont fait beaucoup réfléchir sur les doctrines de nos devanciers à cet égard : nous citerons en particulier les deux cas suivants, dont le premier, qui me paraît fort curieux sous plus d'un rapport, m'a été communiqué par mon père.

Une femme, âgée de vingt-neuf ans, née d'un père mort d'une affection organique de l'estomac, mariée à l'âge de dix-sept ans, et ayant eu quatre enfants dans les cinq premières années de son mariage, contracta, il y a trois ans, une blennorrhagie qui, après avoir été traitée dans son état aigu par des boissons adoucissantes, des bains et quelques injections calmantes, fut ensuite supprimée par l'usage de la potion astringente connue sous le nom de potion de Choppart.

Tout écoulement avait cessé; la malade ne présentait aucun symptôme général ou local qui pût déceler l'existence du virus syphilitique; elle assurait n'avoir jamais joui d'une aussi florissante santé; de temps en temps seulement se montraient aux grandes lèvres quelques boutons, qui disparaissaient promptement par l'usage des bains et de quelques lotions d'eau de guimauve. Leur réapparition fréquente fixa mon attention; soigneusement examinés, ils me semblèrent offrir un aspect dartreux. La malade fut mise à l'usage de bouillons rafraichissants, et elle prit vingt bains de Barré; depuis cette époque les boutons ne reparurent plus. Pendant deux ans je continuai à voir cette dame très-souvent, et j'atteste que sa santé ne fut pas altérée un instant. Au bout de ces deux ans, madame .... fut en proie à de vives émotions morales; sa vie domestique fut traversée par des chagrins de toute espèce. Dès ce moment, madame .... commença à per-



dre son embonpoint ; son visage se décolora , son teint devint plombé , livide ; bientôt se déclarèrent les plus graves symptômes du côté des voies digestives ; l'appétit se perdit ; les aliments introduits dans l'estomac causaient une sensation douloureuse dont la malade rapportait le siège au-dessous de l'appendice xyphoïde ; ils étaient quelquefois rejetés peu d'heures après leur ingestion. La région épigastrique , palpée avec soin , ne présentait aucune tumeur ; elle était sensible à la pression ; des éructations violentes avaient lieu ; la langue était habituellement blanchâtre ; les selles étaient naturelles , le pouls présentait rarement de la fréquence ; la peau était aride ; les règles revenaient chaque mois comme de coutume , mais beaucoup moins abondamment. Tout , chez cette malade , semblait annoncer l'existence d'une gastrite chronique. Aucun symptôme ne pouvait faire soupçonner que le foie fût atteint. Des sangsues furent fréquemment appliquées sur l'épigastre ; plusieurs fois elles parurent diminuer la sensibilité de l'estomac. Cette région fut couverte de fomentations émollientes ; on essaya l'emplâtre émétisé , des vésicatoires volants sur l'épigastre ; un cautère fut appliqué au bras ; la glace , apposée sur l'épigastre , suspendit souvent les vomissements ; à l'intérieur , toute espèce d'opiacé était promptement vomie ; la malade ne prenait que des boissons émollientes.

Malgré tous les efforts de l'art , la maladie faisait d'effrayants progrès. Quatre mois après l'apparition des premiers symptômes , des vomissements journaliers avaient lieu : toute espèce d'aliment solide ou liquide était en grande partie rejetée peu de temps après son introduction dans l'estomac : le lait d'ânesse était la seule boisson nutritive qui pût encore être digérée.

On désespérait de pouvoir suspendre plus long-temps la marche de cette déplorable affection , lorsqu'un jour la malade se plaignit d'une chaleur incommode à la gorge et d'une dif-

ficulté d'avalier. L'inspection des parties fit découvrir sur la paroi postérieure du pharynx une ulcération peu large et arrondie , dont l'aspect se rapprochait assez de celui des ulcères syphilitiques ; il n'existait aucun autre symptôme vénérien. On se demanda alors s'il n'était pas possible d'admettre que l'affection de l'estomac , qui allait entraîner la malade au tombeau , fût due à un vice syphilitique. Quelque hasardeuse que fût cette idée , on s'y attacha , parce que c'était la seule chance de salut qui restât encore à la malade , et qu'en tout état de chose les inconvénients d'un traitement antivénérien dirigé avec prudence ne pouvaient pas être mis en balance avec les avantages qui en résulteraient s'il était bien appliqué.

On conseilla , en conséquence , l'usage des pilules mercurielles , dont chacune contenait un huitième de grain de deutochlorure de mercure. On fit commencer par une pilule , qui fut prise le soir ; on les fit augmenter une par une , moitié le matin , moitié le soir , jusqu'au nombre de six seulement. On faisait boire le matin quelques tasses d'eau d'orge coupée avec le lait , que la malade ne vomissait pas toujours ; ce traitement fut continué pendant quarante jours. Dans les premiers temps , aucune amélioration sensible n'eut lieu ; mais du moins est-il certain que le mercure introduit dans l'estomac n'aggrava point les anciens accidents gastriques , et que l'état de la malade n'empira pas. Vers le vingt-cinquième jour , les vomissements devinrent moins fréquents ; l'estomac parut digérer un peu mieux ; les forces semblaient se relever ; la teinte de la face était moins plombée. Du trentième au quarantième jour , l'amélioration ne put être révoquée en doute ; elle était surtout marquée par la rareté des vomissements.

Encouragé par ce succès , on associa à ce traitement l'usage des frictions ; on frictionna d'abord tous les trois jours , puis tous les deux jours , les extrémités inférieures avec un



gros seulement d'onguent mercuriel double. Après la douzième friction, l'état de la malade n'était plus reconnaissable. Les vomissements avaient cessé; les aliments pouvaient être introduits sans douleur dans l'estomac; la région épigastrique était souple, indolente; la peau avait perdu son aridité; le visage reprenait sa fraîcheur, et bientôt la malade recouvra toute la plénitude de sa santé.

Un des plus honorables et des plus savants praticiens de la capitale, M. Marc, nous a fait voir récemment un malade qui, à plusieurs égards, peut être rapprochée des précédents.

Un acteur d'un des théâtres de Paris, âgé de quarante ans environ, avait eu plusieurs fois des symptômes de maladie syphilitique: blennorrhagie, chancres, tuméfactions de ganglions inguinaux, gonflement de diverses parties du périoste, douleurs ostéocopes, pustules cutanées; il n'avait jamais subi aucun traitement suivi. Lorsqu'il consulta M. Marc, il était dans le plus déplorable état de dépérissement: face très-pâle, exprimant la souffrance; joues excavées, grande maigreur; épuisement des forces tel, que c'est avec beaucoup de peine que le malade peut marcher dans sa chambre, et qu'il ne peut plus descendre l'escalier de la maison qu'il habite; petite toux sèche, fréquente, avec enrouement de la voix, et légère douleur au larynx; respiration courte, précipitée; langue un peu rouge; anorexie, douleur épigastrique; vomissements fréquents; selles naturelles; douleurs très-vives et profondes dans les membres; tuméfaction douloureuse vers le milieu de la face interne du tibia, paraissant dépendre d'un gonflement du périoste.

D'après l'ensemble des symptômes qui viennent d'être énumérés, cet individu semblait être atteint d'une double phlegmasie chronique de l'estomac et des bronches, et l'on pouvait très-fortement soupçonner chez lui l'existence de tubercules pulmonaires, ou en redouter le développement. Cependant,

nous auscultâmes sa poitrine avec M. Marc, et ce mode d'investigation, non plus que la percussion, ne nous découvrit aucune lésion organique de l'appareil respiratoire. Depuis longtemps le malade avait été soumis à toutes les variétés du traitement antiphlogistique sans en retirer aucun avantage. Dans cet état de choses, M. Marc se demanda si ce n'était pas là une *phthisie vénérienne*; et après en avoir délibéré avec nous, il commença l'usage des frictions mercurielles: celles-ci furent continuées pendant un certain temps; de la tisane de salsepareille fut donnée à l'intérieur. Peu à peu les forces se rétablirent, la face prit un aspect plus naturel, l'embonpoint revint; les phénomènes morbides fort inquiétants qui existaient du côté des poumons et de l'estomac disparurent; et au bout de trois mois d'un traitement pendant lequel le mercure agit assez énergiquement pour provoquer la salivation, la santé de M. .... était rétablie.

Quelle que soit la cause à laquelle on veuille rapporter les symptômes gastriques présentés par ces deux malades, et de plus les accidents très-graves que le second éprouvait du côté de la poitrine, toujours est-il que des deux faits qui viennent d'être cités, pourra être tirée la conclusion que des symptômes semblables à ceux qui annoncent une lésion organique de l'estomac ou des poumons peuvent disparaître, en même temps qu'on administre un médicament qui, comme le mercure, devrait, au contraire, exaspérer ces symptômes, si la lésion organique que semblent indiquer ces derniers existait réellement. Cette lésion est d'ailleurs le terme commun vers lequel tend à aboutir toute affection qui, par sa persistance dans un tissu, en modifie plus ou moins la nutrition. Ainsi, il nous paraît démontré que le trouble de la digestion qui se manifeste à la suite d'émotions morales vives, de fatigues intellectuelles, d'excès de masturbation, est dû à la suspension, ou mieux à la perversion que subit dans sa manière d'être la portion du



système nerveux qui, dans l'état normal, préside à l'acte de chymification. Ce n'est donc pas là d'abord une phlegmasie; mais il n'en est pas moins vrai que si cette perversion de l'innervation se prolonge, la nutrition des divers tissus de l'estomac se dérange, des congestions s'y établissent, et ce qui n'était d'abord qu'une névrose se transforme en une profonde lésion organique. C'est ainsi que beaucoup de cancers d'estomac reconnaissent pour origine des émotions morales; c'est encore ainsi que des vomissements calmés dans les premiers temps de leur existence par des opiacés, et semblant être alors purement nerveux, changent plus tard de caractère, et deviennent symptomatiques d'une véritable gastrite. En pareil cas, il ne nous paraît pas que ce soit seulement une même maladie qui, dans ses divers degrés, se nuance dans ses symptômes et dans son traitement: il nous semble qu'il y a véritablement transformation d'une maladie en une autre. Il nous paraît peu physiologique de ne voir, dans toute altération des fonctions de l'estomac, qu'un résultat d'irritation qui ne varie que par ses degrés. On ne songe alors qu'à combattre la phlegmasie par des évacuations sanguines, et l'on oublie que souvent cette phlegmasie est elle-même un effet, et que, par les saignées, on ne combat en aucune manière la cause qui la produit. C'est cette cause qu'il s'agirait surtout de chercher, de trouver et de combattre. Ainsi ont raisonné les médecins qui ont soigné les deux derniers malades dont nous avons rapporté l'histoire, et ils ont réussi. S'il est vrai d'ailleurs que les ulcérations de la peau, de la membrane muqueuse buccale et pharyngienne, reconnaissent pour cause le virus syphilitique (1), et qu'on leur

(1) Nous prions le lecteur de remarquer que le succès du traitement mercuriel, en pareil cas, est constaté par un trop grand nombre de faits pour qu'on puisse le révoquer en doute, quand même on n'admettrait pas l'existence du virus syphilitique.

oppose avec succès un traitement mercuriel, nous ne voyons pas pourquoi des ulcérations, ou autres lésions des parties plus profondes des membranes muqueuses, ne pourraient pas aussi reconnaître la même cause, et ne céderaient pas au même mode de traitement. Des observations nombreuses et bien faites peuvent seules décider cette question: or, ces observations, la science les attend encore (1).

(1) Les faits consignés dans ce chapitre tendent à confirmer une vérité à laquelle j'ai de plus en plus foi, savoir, que les affections chroniques d'estomac, qui doivent être combattues par la méthode antiphlogistique, sont beaucoup plus rares qu'on ne l'avait pensé dans ces derniers temps. Sans cesse ma pratique vient m'offrir des cas dans lesquels des accidents gastriques, contre lesquelles échouait cette méthode, cèdent merveilleusement à d'autres modes de traitement; mais ceux-ci peuvent être très-différents les uns des autres: ainsi il est des affections d'estomac dans lesquelles prédomine une grande sensibilité de cet organe, et qui sont vaincues par l'emploi des narcotiques; en cas pareil, pour bien digérer, il faut prendre de l'opium. Il en est d'autres qui ne disparaissent qu'à la suite de l'administration des toniques, et d'un régime fortifiant; d'autres exigent l'emploi des évacuants par haut ou par bas plus ou moins répétés. L'application du froid, soit sur la peau, soit à l'intérieur, est la médication la plus appropriée dans un certain nombre de cas; enfin, chez plusieurs individus, c'est surtout en employant tantôt des acides, tantôt des alcalis, qu'on fait disparaître la dyspepsie, comme si alors celle-ci dépendait de ce que des sucs trop alcalins ou trop acides étaient sécrétés par la membrane muqueuse de l'estomac. Qu'est-il besoin d'ajouter que de ces divers états morbides de l'estomac, dont chacun ne cède ainsi qu'à un traitement spécial en rapport avec sa nature, aucun ne nous serait révélé par l'anatomie pathologique, qui, dans tous, nous montrerait l'estomac avec les conditions apparentes de son état sain? Ceci n'est pas une pure supposition: car je possède maintenant un certain nombre d'observations relatives à des individus qui depuis long-temps avaient habituellement de *mauvaises digestions*, et dont l'estomac, examiné par moi avec beaucoup de soin, ne m'a présenté aucune altération appréciable. Plusieurs de ces individus avaient éprouvé souvent des douleurs vives à l'épigastre.

(Note de la quatrième édition.)